

Devant les tribunaux

Les divorces, à Bolchakovo, étaient depuis longtemps devenus chose courante. Chez les jeunes, on en arrivait là presque une fois sur deux – on commençait par un mariage bruyant, joyeux, de longues tables sur le rivage en été, ou au club en hiver, et un, deux ou trois ans plus tard, c'étaient des disputes et des disputes, qui se terminaient par un divorce.

À une époque, les divorcés eux-mêmes et leurs proches souffraient, avaient honte, puis on avait découvert qu'il n'y a rien de terrible à se marier puis divorcer. C'est même une expérience utile pour la suite. Les psychologues ont d'ailleurs un terme pour la définir : mariage d'essai.

Mais le divorce ne concernait pas que les jeunes couples, il touchait aussi les couples mûrs, voire âgés. Hommes et femmes ne se contentaient pas de se séparer : ils allaient au centre de district, ils présentaient une requête au tribunal, s'acquittaient d'une taxe, attendaient un mois avant de retourner devant les tribunaux. En général, les divorces se faisaient sans esclandre, les disputes qui l'avaient précédé ayant suffi aux plaignants, mais il arrivait que le partage de biens communs soit houleux, qu'on se déchire autour du paillason, d'un seau percé. C'était moins une question de cupidité que de haine mutuelle, de désir de faire souffrir sa moitié désormais détachée de vous, de se venger de tout, tout, tout...

Les Masliakov n'en étaient pas arrivés là. Ils avaient divorcé calmement... Enfin, pas tout à fait calmement, bien sûr, mais sans ardeur superflue, sans scandale.

La raison de leur divorce ?

Sans doute que si on leur avait posé la question, ils n'auraient pas pu y répondre eux-mêmes. Ils ne savaient pas. Et dans la requête au juge, ils avaient mis une phrase banale, creuse, qu'ils avaient recopiée du formulaire type affiché sur les murs du tribunal.

Ils avaient commencé à devenir étrangers l'un à l'autre après la quarantaine, et c'était tout. Tout les irritait chez leur conjoint, comment il mangeait, parlait, marchait. Comme si l'autre faisait tout faux, constamment.

Le plus étonnant est que cet éloignement était apparu après une vraie union qui avait duré deux ans, où ils étaient indispensables l'un à l'autre, vivaient à l'unisson, partageant les mêmes émotions... C'était quand leur fils, leur unique enfant, faisait son service militaire. Non seulement il était à l'armée, mais pendant presque six mois, il avait été en Tchétchénie.

Il en était revenu sain et sauf, fort, mûri. Il avait vécu quelques mois chez ses parents, puis il était parti travailler à la ville. Et ce fut comme si le lien qui unissait ses parents, en faisait une entité, s'était déchiré.

Tatiana Masliakov disparaissait dans le magasin qu'elle avait ouvert avec une amie au moment où leur fils était parti à l'armée et qu'ils avaient eu besoin de plus d'argent. Le magasin n'était pas à Bolchakovo, mais dans les environs d'une colonie pénitentiaire d'établissement¹, à une dizaine de kilomètres. Et cela mettait Iouri, son mari, hors de lui. Les gens du coin évitaient d'avoir affaire à la colonie ; ces condamnés à demi libres leur avaient déjà valu de nombreux ennuis, les maintenaient dans un état de tension permanente. Si un vol avait lieu, on l'attribuait toujours aux condamnés. Il y avait des bagarres, parfois. Et voilà que sa femme s'était imaginé apporter un peu de diversité dans leur existence : des cigarettes bon marché, des chocolats, du thé... Iouri, de

1. Colonie pénitentiaire où les prisonniers sont en semi-liberté, et doivent travailler pour gagner leur vie.

son côté, passait de plus en plus de temps au travail, à la scierie qui appartenait à son cousin. Il n'était pas pressé de rentrer chez lui.

Les jours de repos, ils pouvaient passer la journée sans se parler, ils dormaient dans des chambres séparées, et finalement, Iouri avait déménagé dans le cabanon du jardin, qui était solide et chaud, fait en rondins, pourvu de deux fenêtres, avec des fondations, un poêle en brique. Deux mois plus tard, ils s'étaient rendus au centre de district pour y déposer leur demande de divorce.

Leur fils avait vainement tenté de les arrêter, de les raisonner, de les convaincre. Cette rupture était venue si progressivement, sans bruit, sans motif particulier, que tous trois s'en étonnaient : ils n'avaient rien à se faire pardonner. Rien à se reprocher. Iouri ne buvait pas, ne se bagarrait pas, et ni lui, ni Tatiana ne voyaient quelqu'un d'autre. Mais ils ne parvenaient plus à vivre ensemble, et s'étaient séparés.

Au début, les villageois n'étaient pas au courant de ce divorce, mais ils finirent par remarquer que Iouri allait de son côté, et Tatiana du sien. Ils tentèrent de commenter cette nouvelle mais abandonnèrent rapidement : il n'y avait rien à dire, les Masliakov se comportaient paisiblement, et même amicalement (ils travaillaient à proximité l'un de l'autre au potager, s'entraidaient), sans pour autant être ensemble. Ils vivaient séparément.

Leur fils travaillait à la ville, dans une entreprise de construction, il était sur liste d'attente pour un appartement... Au village, il n'y avait plus de travail sérieux depuis longtemps. Tous les habitants étaient sur le départ depuis trois décennies, depuis la première annonce d'expulsion.

On ne peut pas dire qu'ils passaient leur vie assis à attendre le bateau ; ils vaquaient à leurs occupations, réparaient leurs isbas, construisaient de nouvelles granges, mais ils avaient toujours à l'esprit que leur situation était provisoire, qu'ils allaient devoir partir un jour.

Un certain nombre de gens étaient partis tout de suite, dans les années quatre-vingt, et, comme la vie l'avait démontré, ils avaient eu raison : à cette époque, tous avaient reçu facilement un appartement ou une maison, avaient retrouvé facilement du travail – on manquait de bras partout.

Dans les années quatre-vingt-dix, Bolchakovo avait fonctionné comme un îlot isolé du monde : les habitants n'attendaient plus rien de la ville, ni non plus de l'État, qui se désagrégeait et se mourait ; ils vivaient des produits de leurs terres, de la taïga. Ils avaient oublié le barrage tout proche, qu'on avait abandonné en pleine construction, et dont tout le béton semblait voué à disparaître, emporté par la rivière.

Mais les temps avaient à nouveau changé. L'État s'était réveillé, et les discussions sur l'importance cruciale de la centrale hydroélectrique, sur l'imminence de sa mise en exploitation, avaient recommencé. Puis il y avait eu l'accident dans la centrale hydroélectrique de Saïano-Chouchensk¹, et l'ordre avait fusé : mise en exploitation, de toute urgence !

Ce qui, de longues années durant, était resté une perspective certes inévitable, mais lointaine, lente à arriver, était soudain à leurs portes.

À l'été 2009, on avait vu apparaître une brigade de prisonniers de la colonie armés de tronçonneuses qui avaient commencé à abattre les arbres des collines alentour.

Au début, les villageois s'indignèrent, tentèrent d'arrêter les scieurs, mais ceux-ci leur montrèrent leur ordre de mission : ils étaient chargés de préparer le lit du lac artificiel.

– Votre village y passera bientôt, avaient-ils ajouté. Vous êtes les plus proches du barrage.

Quelques jours plus tard, il y avait eu une réunion au club. Elle fut menée par des hommes et des femmes imposants – des chefs d'on ne sait quelles administrations – qui se mirent à raconter que la construction de la centrale hydroélectrique entrait enfin dans sa phase d'achèvement, et que le moment était venu de faire ses adieux au village. De déménager.

– Et où ça ? dit d'une voix plaintive une vieille au premier rang.

– C'est bien pour cela que nous vous avons réunis, répondirent les chefs de derrière la table installée sur l'estrade.

1. En 2009, la rupture d'une arrivée d'eau a provoqué une inondation de la salle des machines, faisant 75 morts, en majorité parmi le personnel de l'usine, puis une fuite d'hydrocarbure dans l'Enisseï.

Nous allons écouter vos vœux, et agir selon nos possibilités. Stanislav Borissovitch va vous énoncer la procédure...

Un homme épais en costume gris avec une cravate bleu électrique, qui semblait être le chef des chefs, et qui faisait penser à un officier affecté à l'arrière, loin du front (les villageois le surnommèrent immédiatement le Commissaire politique), se mit à expliquer, en jetant des coups d'œil fréquents à ses fiches :

– Le transfert de la population est réglementé par une loi de la région de Krasnoïarsk adoptée en octobre de l'an passé, qui s'intitule « Conditions et procédure de l'attribution d'un logement aux citoyens appelés à être transférés de la zone d'inondation de la BoGUESSE ». Cette loi prévoit onze catégories...

– L'inondation de quoi ? D'un beau gosse ? dit une voix moqueuse dans la salle.

L'homme aux allures de chef fut moins fâché qu'étonné d'avoir été interrompu. Il fixa avec stupéfaction la population assise au pied de l'estrade. Son assistant, un jeune homme en chemise colorée, vint à son secours :

– La BoGUESSE, c'est la centrale hydroélectrique de Bogoutchany, l'une des plus grandes de Russie¹.

– Donc, continua le Commissaire politique, la loi prévoit onze catégories de personnes bénéficiant d'un droit prioritaire à l'attribution d'un appartement. Ce sont, bien sûr, les vétérans VOV², puis...

– Tous les Vova³, un pas en avant ! cria la même voix. Des rires retentirent dans la salle.

Le Commissaire politique se leva brusquement.

– Écoutez, vous, le perturbateur... Se moquer des vétérans, ça tombe sous le coup de la loi... Vous pouvez écoper de quinze jours de trou !

– Oh, mon transfert a déjà commencé, se réjouit d'un ton railleur Vitalka Sinitsyne, un jeune homme dissipé mais intelligent.

1. Acronyme : Bo pour Bogoutchany, GES (prononcer « GUESSE ») étant l'acronyme en russe de « centrale hydroélectrique » (*Guidro-Elekritcheskàïa Stantsia*).

2. Vétérans de la Deuxième Guerre mondiale.

3. Diminutif (familier) de Vladimir.

– Bon, quittez la salle, ordonna le Commissaire politique.
 – Et pourquoi ?
 – Vous dérangez. Sortez.
 – Si je sors, je ne saurai pas si je fais partie des catégories bénéficiaires. Et puis – c’est mon destin qui se décide, ici.
 – Mais sincèrement, jeune homme, intervint une femme qui ressemblait à la gouverneure de Saint-Pétersbourg¹, vous vous comportez mal. Vous empêchez les gens de se concentrer, de comprendre des informations importantes...
 – Et vous, vous avez le droit d’utiliser des mots inhumains ?
 – Comment, inhumains ?
 – Tous ces BoGUESSE, VOV... Et donnez-nous le numéro de l’article de loi qui permet de nous chasser d’ici.
 – Personne ne vous chasse. Nous sommes avant tout intéressés à ce que le transfert de population se fasse de façon organisée et civilisée.
 – C’est qui, nous ? ne démordait pas Vitalka.
 – Il y a devant vous un représentant du ministère régional de la politique d’investissement, un représentant de la direction de préparation du lit du lac artificiel, ainsi que de l’administration du district.
 – Je vois, rien que des gens importants, soupira Vitalka. Je n’ai plus de questions. Et il se tut effectivement un long moment.

Le Commissaire politique fit la liste des onze catégories de bénéficiaires prioritaires, et les villageois se réjouirent : presque toutes les familles étaient dans l’une des catégories. S’il n’y avait presque plus de vétérans, il restait de nombreux travailleurs de l’arrière² ; des handicapés, des familles avec enfants en bas âge, des retraités...

Chaque habitant de Bolchakovo fut invité à exprimer ses désirs, à dire quelle destination lui conviendrait.

1. Valentina Matvienko, gouverneure de Saint-Pétersbourg entre 2003 et 2011 (depuis 2011, présidente du Conseil de la Fédération, Chambre haute du Parlement russe). Surnommée « notre Thatcher » par son équipe à Saint-Pétersbourg, elle est le prototype de la femme à poigne, à l’allure soviétique, ayant fait carrière dans l’administration.

2. Les personnes ayant travaillé à l’effort de guerre (travail en usine, etc.) loin du front pendant la Deuxième Guerre mondiale reçoivent le statut de « travailleur de l’arrière » et bénéficient d’avantages sociaux.

– Ben moi, je veux aller à Moscou, dit un nouveau plaisantin, prenant la relève de Vitalka, mais on le fit taire à coups de « chut ! »

– Le choix est certes grand, camarades, mais il se limite à notre région et à la Khakassie, dit la femme ressemblant à la gouverneure.

– Elle vient faire quoi ici, la Khakassie ?

– Nos voisins sont disposés à proposer des logements dans leurs localités. D’autant plus que nous sommes partenaires.

– Ouais, on va nous mettre près de la centrale de Saïano-Chouchensk, qu’on soit tous balayés...

– Parlons sérieusement !

Faire un choix s’avéra une tâche difficile et effrayante. Et la plupart des villes et des villages de la liste ne disaient rien aux habitants – personne n’y était allé, ni ne connaissait quelqu’un là-bas. La carte de la région à côté de la table n’aidait pas vraiment. Les villageois la fixaient, essayant de comprendre, de distinguer quelque chose. Les représentants les aidaient :

– Voici votre Bolchakovo. Ici, c’est le centre de district, la ville de Kolpinsk...

– Ça, je connais.

– Ici, plus au sud, il y a Kansk, Zaoziorny... Et voici Atchinsk, Charypovo, Abakan.

– C’est loin...

– Le climat est plus doux, il y a des abricots.

– J’ai pas besoin d’abricots...

– Je veux dire qu’il fait doux...

– Moi, je voudrais être près d’une rivière.

– À Abakan, il y a l’Enisseï et l’Abakan...

– Je voudrais être près de ma rivière...

– Prenez Kolpinsk. Une ville au développement dynamique. Et pas loin d’ici.

– Pff, intervenait un autre villageois dans cette discussion laborieuse, de Kolpinsk, on ne va pas à pied à la rivière.

– Regardez, Bogoutchany, en aval de la rivière, disaient les représentants administratifs qui commençaient à perdre patience. Un très bon village. Ou Motyguino...

– Ils veulent aussi construire une centrale, là-bas. On se ferait encore déplacer.

- C'est vrai, ça ?
- Oui, admettaient les représentants des administrations à contrecœur, il y a des plans dans ce sens.
- Mais qu'est-ce qui va rester de la rivière ?...
- Ce jour-là, il n'y eut qu'une poignée de villageois à faire une demande, en majorité des personnes seules qui avaient choisi des destinations où ils avaient de la famille ou des connaissances.
- Les représentants de l'administration ne les pressaient pas, d'autant plus qu'ils avaient des problèmes de listes. Le représentant de la région en avait une, celui du district, une autre, et l'administration du village en produisit une troisième.
- Comment est-ce possible ? dit celui qu'on avait surnommé le Commissaire politique en fronçant les sourcils d'un air d'incompréhension. Vous avez près de cinquante personnes de plus dans votre registre. Ça veut dire quoi ? Nous nous sommes pourtant basés sur votre liste. Et il montrait la liste qu'il avait apportée avec lui.
- Mais elle date d'il y a combien de temps ! répondit l'employée du bureau des passeports local. D'il y a deux ans. Depuis, il y a eu de nouvelles domiciliations. Les gens bougent.
- Comment ??! Il y a eu de nouvelles domiciliations ?
- C'est permis par la loi.
- Ah mais ça !... L'homme devint tout à fait pareil à un officier qui serait soudain confronté à un manquement grave à la discipline.
- Elle a raison, Stanislav Borissovitch, dit doucement, mais pas assez pour échapper aux oreilles des villageois, le jeune homme en chemise colorée, la loi n'interdit pas de se domicilier dans la zone d'inondation.
- N'interdit pas... Le Commissaire politique se frotta la gorge et lança un regard furieux à l'employée des passeports. Bien, bien, nous allons vérifier qui vous avez domicilié ici.
- Qui vous croyez ? Pas des Chinois. Des Russes comme nous, et en accord avec la Constitution...
- Mais vous ne comprenez pas qu'à ce train on n'arrivera jamais... – le Commissaire politique indiqua de sa grosse tête les villageois assis dans la salle, qui discutaient de leur avenir – ... jamais à les reloger tous.

– Faites une loi qui l’interdise, et je ne domicilierai plus. C’est vous qui êtes au ministère, pas moi.

– Bon, messieurs, dit la femme ressemblant à la gouverneure, je propose de discuter de cela ailleurs. Nous attirons suffisamment l’attention... Il ne nous manquerait plus qu’un meeting.

À ce moment, justement, Iouri Masliakov s’approcha de la scène. Il avait dans les mains la documentation sur le relogement distribuée aux villageois.

– J’ai une question.

– Euh, oui. Les officiels, derrière la table, se tournèrent vers lui ; dans la salle, tous se turent, espérant entendre quelque chose d’utile.

– Il est écrit ici que les appartements sont attribués strictement selon l’enregistrement au domicile.

– Oui, bien sûr.

– Mais, avec ma femme, Tatiana... nous sommes divorcés.

– Oui, acquiesça le jeune homme en chemise – et sur son visage, on lisait le plaisir du défi, comme chez un bon élève devant un problème difficile.

– Qu’est-ce qu’on peut faire ?

– Excusez-moi, vous êtes enregistrés à la même adresse ?

– Oui. Mais ça fait dix ans qu’on est divorcés... On vit chacun de son côté, et là...

– Nous comprenons votre problème, mais selon la loi vous recevrez un appartement.

– Mais puisque nous ne vivons pas ensemble ?

– Mais vous avez vécu à la même adresse. Et aujourd’hui encore.

– Ici, c’est autre chose. On a une isba, et... Masliakov était gêné d’expliquer devant tout le monde comment ils avaient arrangé leur existence. Moi, je vis dans le cabanon. Mais il est très confortable... Et on peut ne pas se croiser pendant des semaines. Alors que dans un appartement...

– Vous savez, lui conseilla, comme si elle partageait un secret, la femme ressemblant à la gouverneure, la liberté de l’économie de marché vous donne la possibilité de faire des opérations avec l’appartement qui vous sera attribué. Vous pouvez l’échanger, vous pouvez en acheter un autre...

– Acheter ? Comme si j’étais millionnaire ?... Et à quel type d’appartement pouvons-nous prétendre ?

- Vous êtes deux ?
- Il y a encore notre fils ! cria Tatiana, qui jusque-là avait écouté la discussion en se recroquevillant. Andreï, notre fils !
- Il vit avec vous ?
- Non, il est en ville.
- Mais il est domicilié chez nous, dit Iouri.
- Les voilà. L’employée des passeports avait trouvé les Masliakov dans le registre. Une famille de trois personnes, avec un fils majeur, tous sont domiciliés à la même adresse.
- Eh bien, dit la « gouverneure » en jetant un coup d’œil dans le registre, vous avez droit à un deux-pièces avec tout le confort moderne.
- Masliakov ricana :
- Un deux-pièces ! Mais notre isba a trois pièces, plus une grande cuisine. Plus...
- Mais notre fils est sur liste d’attente, l’interrompit Tatiana, en tant qu’ancien combattant ! Qu’est-ce qui va se passer pour lui ?
- Il faut examiner la question. Le relogement passe sans doute avant. En mai, le territoire de votre localité doit être prêt à... Le jeune homme en chemise colorée s’interrompit brusquement. Hum, doit correspondre aux normes sanitaires.

Ce jour-là, les officiels repartirent sans avoir vraiment obtenu de résultat. Mais les habitants de Bolchakovo commencèrent de longues discussions pour déterminer où il fallait partir, à quelles conditions, et ce qu’ils devaient prendre avec eux, ce qu’ils devaient abandonner.

Le soir, ils allaient sur les emplacements où il y avait du réseau pour le téléphone portable, et ils parlaient longuement, en criant, avec leurs enfants, parents, connaissances, qui vivaient dans d’autres villes et villages, leur demandant comment ils vivaient... Pendant ce temps, ils entendaient, au loin, ronfler les tronçonneuses qui abattaient les bouleaux et les pins...

Au lendemain de la réunion, Iouri et Tatiana Masliakov, pour la première fois depuis de nombreuses années, réglèrent un problème commun. Important, et compliqué. Leur déménagement.

Leurs activités habituelles, ordinaires, tout ce qui concernait le potager, les pommes de terre, le bois de chauffe,

ne demandaient aucune discussion, s'effectuaient en silence. Mais cette fois-ci, il leur fallait des mots, beaucoup de mots, pour trouver, peut-être, la bonne solution.

Ils étaient assis devant la grande table de la cuisine, chacun à une extrémité.

– Nous y voilà, dit Tatiana en hochant la tête. Ils vont nous enfermer entre quatre murs, et nous deviendrons fous à force d'être l'un sur l'autre.

– En plus, j'ai vu qu'ils soupçonnaient qu'on avait divorcé exprès pour récupérer deux appartements, ricana Iouri – puis, prenant conscience des paroles de son ex-femme, il haussa la voix : Et où j'aurais pu aller ? C'est aussi ma maison... que mon père et mon grand-père avaient construite.

– Oui, je... C'est clair... Qui aurait pu penser...

« Peut-être, se disait Tatiana à ce moment, que j'ai eu tort, il y a douze ans, quand on a divorcé, de ne pas aller vivre dans ma famille à Proklovo, ou de ne pas être allée au service des passeports pour demander à changer mon domicile, à l'époque, il y avait des maisons vides qui ne coûtaient pas deux sous... Il aurait suffi de trouver un propriétaire, de le payer, et il n'y aurait pas besoin de se casser la tête aujourd'hui pour comprendre comment vivre. Ou notre fils aurait pu se domicilier ailleurs... Oui. Mais qui savait, à l'époque, qui aurait pu penser... »

Ça leur était tombé sur la tête, ils étaient des centaines à réaliser soudain qu'ils étaient pris dans un piège. Et eux, les Masliakov, se trouvaient encore plus loin que les autres de la sortie invisible.

– Si au moins on pouvait obtenir deux appartements d'une pièce, dit Tatiana. Andreï vit de toute façon de son côté... il loue. Et quand l'un de nous mourra, on pourra les réunir, et les lui laisser.

– Ouais, ouais... Mais qui nous donnera deux appartements ?... Ça veut dire des toilettes, une salle de bains en plus.

Tatiana regarda Iouri comme s'il était un gamin en train de faire l'idiot. Sans hostilité, mais avec un air déçu. Elle dit :

– Il faut appeler Andreï. Peut-être qu'il pourra nous suggérer quelque chose. Après tout, il est en ville, et ils en savent beaucoup plus là-bas.